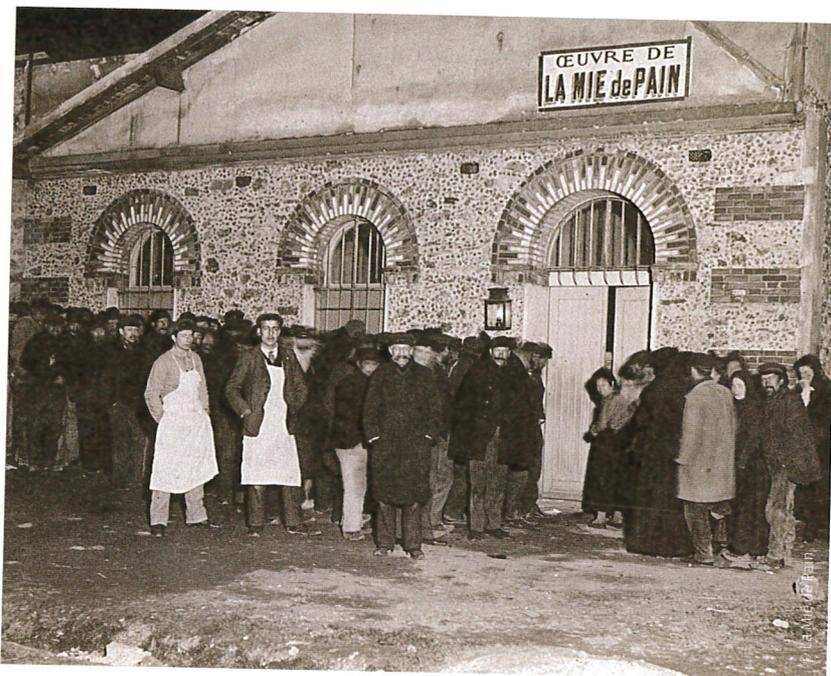


— Biographie

CULTURE

Paulin Enfert, le petit père de La Mie de Pain

Qui connaît Paulin Enfert, fondateur de La Mie de Pain, incroyable personnage tout droit sorti d'un *Bildungsroman* à la Dickens ? Bernard Timbal Duclaux de Martin, bénévole à l'association d'aide aux sans-abris, s'est livré à un travail de fourmi pour raconter la passion bienfaitrice de ce petit père des pauvres injustement méconnu.



Entrée de La Mie de Pain en 1910.

Paulin Enfert, *Le jongleur de Dieu* est d'abord une immersion méticuleuse dans le Paris de la fin du 19^e siècle. Le 13^e arrondissement en est l'un des « faubourgs souffrants », miséreux depuis toujours, asphyxié par le siège des Prussiens puis ensanglanté par la guerre civile. C'est dans ce contexte que Paulin Enfert fait son retour au bercaïl. Jeune soldat fraîchement démobilisé, il débarque un matin de 1871 en gare d'Austerlitz, alors que la ville fume encore des combats entre communards et versaillais. À compter de ce jour, ce fervent catholique se consacrera aux démunis, jusqu'à l'épuisement.

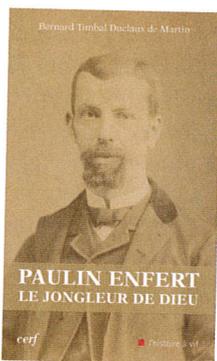
De la soupe populaire à l'asile de nuit

Le livre contient son pesant de pépites sur la vie quotidienne, de celles qui valent mieux qu'un long cours d'histoire. En ce temps-là, l'anticléricalisme se répand - il aboutira à la loi de séparation de 1905 - à proportion que le « catholicisme social » émerge. En fondant son patronage, sorte de centre-aéré avant l'heure, option catéchisme, Paulin Enfert a d'abord pour ambition de prendre sous son aile les enfants pauvres du 13^e. Ce sont eux, ces « catéchistes », « persévérants », « moyens » et autres membres du « cercle des grands » - dans l'ordre croissant de la hiérarchie du « patro » - qui suggéreront plus tard de créer une soupe populaire. De là vient le nom de baptême de La Mie de Pain. Ce n'est que peu après sa mort, dans les années 30, qu'une vocation nouvelle, « l'asile de nuit » donnera ses lettres de noblesse à l'association.

En parallèle, Paulin Enfert entame d'abord une

étonnante carrière de prestidigitateur, façon Oudini, avant de se ranger des voitures. À la ville, monsieur Enfert sera le reste de sa vie agent d'assurances ; soirs et week-ends, il sera « Papa Enfert », ce stakhanoviste prêt à mettre tout son argent et ses talents d'homme orchestre au service de ses nombreuses œuvres. Dans ce faubourg de manœuvres où les cahutes des bidonvilles et les *no man's land* se succèdent, l'homme réussit à développer son affaire en partant de rien. Une roulotte déplacée dans les fortifications de Paris suffira, au début, pour accueillir et édifier les minots. Plus tard, les vestiges des expositions universelles de 1855 et 1900, offerts par de généreux donateurs dont Paulin Enfert sait s'entourer, seront recyclés pour bâtir des locaux, qui iront en s'agrandissant.

Tout le long de cette saga, on croise d'illustres personnages, tels Sarah Bernhardt où le chocolatier Lombard, propriétaire d'une usine dans le 13^e. On assiste à l'émergence de la mode du football, dont Paulin Enfert tentera de juguler l'expansion parmi ses ouailles (« *Le foot-ball est moins un jeu qu'un combat sans esprit chevaleresque, où le droit cède à la brutalité* », écrit-il en 1905...). En ceci, cette biographie a quelque chose d'attachant. Il y a certes des longueurs, un souci parfois excessif du détail et une certaine dose de révérence à l'endroit de Paulin Enfert - l'auteur est lui-même catholique et adhérent de La Mie de Pain. Mais c'est avec sérieux et sans autre prétention que le désir de transmission que Bernard Timbal Duclaux de Martin a mené l'enquête. Le résultat est un document précieux, qui donne à comprendre le 13^e d'aujourd'hui. ♦



Paulin Enfert, *Le jongleur de Dieu* de Bernard Timbal Duclaux de Martin, éditions du Cerf, 224 pages, 19 euros.